

A PROPOS DU NOUVEL EMPÉDOCLE:

les vers 267–290 du poème physique étayent-ils l’hypothèse d’une double zoogonie?*

La publication par A. Martin et O. Primavesi des fragments d’un papyrus d’Empédocle recopié à Panopolis en Haute Egypte vers la fin du 1^{er} siècle de notre ère est un événement.¹ Premier exemple, à cette échelle, d’une transmission directe d’un philosophe présocratique, le papyrus nous donne accès, en quatre ensembles reconstituables, à une importante série de nouveaux vers, permet d’éclairer plusieurs aspects de la tradition indirecte, et contient plusieurs surprises, avec, notamment, la présence dans le contexte du récit cosmogonique de deux vers (ou d’une version de deux vers) le plus souvent attribués aux *Catharmes* depuis l’édition de Stein (1852). Le travail des éditeurs est exemplaire à plusieurs égards: rapide (les fragments, acquis, placés sous verre et inventoriés en 1905 par la Bibliothèque de Strasbourg, ont été identifiés en 1992), il est aussi informatif que précis dans la description des données. Extérieurement, son seul défaut (frappant, il est vrai) paraît résider dans la très médiocre qualité de la traduction proposée, à grande distance non seulement du souffle empédocléen (le refus semble délibéré), mais même de ce que pourrait faire souhaiter un idéal plus scolaire de correction. Certains reprocheront à cette édition de ne pas avoir mieux dissocié, en dépit d’une prudence affichée, la présentation du matériel de la défense voyante d’une option interprétative définie. On peut aussi trouver salutaire que les cartes aient été jouées ainsi, sur table pour ainsi dire.

Les éditeurs ont cru trouver, dans le papyrus, une série de présomptions en faveur de la théorie, qui eut son heure de gloire au XIX^e siècle et recueille encore la faveur de certains interprètes (D. O’Brien en particulier), selon laquelle un monde de la dissociation grandissante, soumis à la Haine (que les éditeurs appellent “monde B”), succède à (ou précède) un monde de l’unification croissante sous l’emprise de l’Amour (le monde A). Ils pensent par

* Je reprends en substance l’exposé que j’ai fait à l’Ecole Normale Supérieure de la rue d’Ulm, le 6 Mai 1999. Je tiens à remercier F. Wolff de son initiative, et les auditeurs de leur participation.

¹ A. Martin et O. Primavesi, *L’Empédocle de Strasbourg (Pap. Strasb. gr. Inv. 1665–1666), Introduction, édition et commentaire* (Berlin – New York 1999). Cité désormais Martin/Primavesi.

ailleurs que le nouveau texte étaye une interprétation, qu'on peut qualifier d'unitaire (selon une certaine conception de ce qu'est l'unité), de la démonologie et de la cosmologie empédocléennes: les "démons", identifiés à des fragments d'Amour dans la tradition de Cornford (reprise par O'Brien), seraient le simple nom d'un des acteurs du cycle cosmogonique, au même titre que les éléments ou la Haine.

Je me propose, dans une série de notes délibérément rhapsodiques – il s'agit, en un premier temps, de défaire la logique supposée d'un faisceau en grande partie artificiel –, de réexaminer la valeur indicielle des nouvelles données. Cette première note est consacrée à la question du cycle, telle qu'elle se repose à partir de la découverte, avec le fragment **a**, de la suite du fragment 17 DK (= 31 Bollack), intégralement transmis par Simplicius dans son commentaire de la *Physique* d'Aristote (p. 158, 1–159, 4 Diels), et plus précisément au début du nouveau texte (a(i) 6 – a(ii) 3 = vers 267–272).²

Les 34 ou 35 vers que comporte le fr. 17 DK (selon qu'on ajoute ou pas un vers qui pourrait être tombé après le vers 8, soit dans les manuscrits de Simplicius, soit dans l'exemplaire d'Empédocle qu'il reproduisait), sont désormais complétés, après une charnière constituée de 5 vers communs, par les restes plus ou moins mutilés de 33 nouveaux vers. L'éditeur est aidé dans son travail de restitution – et l'interprète, dans sa compréhension – par la manière d'Empédocle, qui, pratiquant l'articulation marquée, avance en spirale, par reprises et variations, précisions et approfondissements successifs – une technique dont le nouvel ensemble permet de confirmer la prégnance.³ Il est aussi aidé par l'existence, dans la tradition indirecte, de passages parallèles ou similaires (conséquence secondaire de la dite technique). Je reproduis ci-dessous le texte des vers qui retiendront plus particulièrement mon attention ici (267–273), tel qu'il est édité par Martin/Primavesi.

- 267 Ἰ'Αλλ' ἐν μὲν Φιλότητι? συνερχόμεθ' εἰς ἓνα κόσμον,
 ἐν δ' Ἐχθρῆι γε πάλιν διέφυ? πλέιον' ἐξ ἐνός εἶναι,
 ἐξ ὧν πάντ(α) ὅσα τ' ἦν ὅσα τ' ἐστ(ι) ὅσα τ' ἔσσειτ' ὀπίσσω
 270 Ἰδένδρεά τ' ἐβλάστησε καὶ ἀνέρες ἠδὲ γυναῖκες,

² Grâce à l'indication stichométrique portée en marge du dernier vers conservé, on sait désormais que celui-ci, le 67^e (ou 68^e) du nouvel ensemble constitué par l'ancien fr. 17 et son complément papyrologique, était le 300^e vers du texte recopié. Par commodité, je citerai en me référant à cette indication absolue.

³ Importants éléments d'analyse dans J. Bollack, *Empédocle I*: Introduction à l'ancienne physique (Paris 1965–1969 [rééd. 1992]) 321–323.

[θ]ῆρες τ' οἰωνοί [τε καὶ] ὑδατοθρήμμονες ἰχθῦς]
 [κ]αὶ τε θεοὶ δολιχαίρωνες, τιμῆσι φέριστοι.]
 273 [Ἐ]ν τῇ δ' αἴσσοντα [δια]μπερές οὐδ[ε]μὰ λήγει]

Le contenu, sinon la lettre, du distique initial (267–268), lacunaire en début de vers, paraît acquis; les restitutions de 269–272 sont sûres, grâce à la citation qu'en fait Aristote; en revanche, une incertitude pèse sur le premier mot de 273. J'y ferai seulement allusion ici, puisqu'aussi bien elle intéresse essentiellement la suite.

La fin des vers 267 et 268, seule lisible dans le papyrus, fait écho, à une variation importante près, au distique 233/234 (repris une première fois à l'identique en 247/248), qui énonce, sous une forme encore générale, le principe de l'alternance (= 17, 1–2 et 15–16 DK):

Δίπλ' ἐρέω· τοτὲ μὲν γὰρ ἐν ηὐξήθη μόνον εἶναι
 ἐκ πλεόνων, τοτὲ δ' αὖ διέφν πλέον' ἐξ ἐνός εἶναι

Entre ses deux occurrences, l'énoncé a été spécifié, avec la mention, en 239/240 (= 17, 7–8 DK), des deux puissances de l'Amour et de la Haine:

ἄλλοτε μὲν Φιλότητι συνερχόμεν' εἰς ἐν ἅπαντα
 ἄλλοτε δ' αὖ δίχ' ἕκαστα φορεύμενα Νείκεος ἔχθει

Il est logique d'admettre que le début mutilé de 267 et 268 reprenait cette spécification, d'autant que la fin de 267 trouve un parallèle au fr. 26, 5 DK = 68 B. (Je ne me prononce pas sur le détail des restitutions, que les éditeurs eux-mêmes ne suggèrent qu'*exempli gratia*):

Ἄλλ' ἐν μὲν Φιλότητι συνερχόμεθ' εἰς ἕνα κόσμον
 ἐν δ' Ἐχθρη γε πάλιν διέφν πλέον' ἐξ ἐνός εἶναι⁴

Il n'est pas indifférent que l'effet de l'Amour ne soit plus seulement, désormais, de faire croître l'Un (virtuellement, la Sphère où l'Amour règne absolument, sans partage), mais de produire un *monde* unifié (εἰς ἕνα κόσμον, 267) – une variation dont on manque la portée si, comme les éditeurs, on identifie κόσμος à la Sphère.⁵ De manière complémentaire, mais im-

⁴ La question de savoir s'il convient d'adopter, en 267, la forme de première personne du pluriel (συνερχόμεθα) donnée ou révélée (selon la religion que l'on se fera) par la première main du papyrus, ou le participe neutre pluriel recommandé par la correction supralinéaire συνερχόμενα, fera l'objet d'un traitement séparé. Elle a des implications pour la manière dont on restitue le début du vers 267.

⁵ K. Reinhardt, *Parmenides und die Geschichte der Philosophie* (Bonn 1916 [Frankfurt a. M. 1959]) 174, cherchant à établir que le terme κόσμος ne signifie, dans une série de textes présocratiques, qu'"état" ou "phase" (sans connotation d'organisation), avait suggéré cette

placite, la pluralité qui, comme en 234 et 248, est le fait de la Haine, est ici contextuellement spécifiée comme pluralité des quatre éléments, grâce à la précision intervenue au vers 249.⁶

Une question, en elle-même secondaire, est de savoir de quel nom la Haine était désignée dans la lacune. Dans le contexte du développement, le neutre Νεῦκος est à plusieurs reprises employé (v. 240, 250 et 288) en face du féminin Φιλότης (v. 239, 251, 289). Mais si l'on accepte, avec les éditeurs du papyrus, la restitution du tour prépositionnel ἐν τῇ δ', au début du vers 273 (sur le modèle de 35, 5 DK = 201 Bollack, où la locution s'applique à la domination de l'Amour), il faut bien qu'il se soit agi d'un féminin.⁷

Il reste qu'une certaine incertitude pèse sur le début de 273. Les éditeurs ont opté pour ἐν τῇ δ', parce qu'ils ont vu dans les vers qui suivent (274–288), extrêmement mutilés, une séquence homogène consacrée à la description d'une phase du cycle marquée par la domination de la Haine. Le découpage ne me semble pas totalement acquis, même si, au terme du développement (v. 288), il est effectivement dit que l'Amour enclenche son oeuvre unificatrice, après que la Haine a atteint les profondeurs ultimes du tourbillon (289–90, vers qui seront repris, après une digression marquée comme telle, au fr. 35 DK = 201 Bollack). Tout dépend de la manière dont on restitue le terme initial de 273. Si, au lieu de ἐν τῇ δ', on lit πά]ντη δέ, lecture compatible, de l'aveu même des éditeurs, avec les données papyrologiques, la séquence 273–278 (encadrée par deux vers qui seraient alors probablement identiques) se référerait plutôt aux modalités de la permanence des éléments au sein du cycle cosmique qu'à la description d'un état de chaos acosmique. Mais je m'en tiens ici à l'option des éditeurs. Tout ce qui m'importe en effet est la logique de la séquence 267–272, étant admis que la Haine figurait, sous un nom ou sous un autre, en 268.

La restitution des vers 269–272 est d'autant plus aisée qu'ils correspondent au texte cité par Aristote en *Métaphysique* B 4, 1000 a 29–32, au

interprétation pour l'occurrence parallèle du terme au fr. 26, 5 (= 68 B). La démonstration ne convainc guère. S'agissant d'Empédocle, l'interprétation correcte (non discutée par les éditeurs) se lit dans Bollack, vol. 1, p. 121 n. 5, voir aussi le commentaire *ad loc.*, vol. III/1, p. 128 s.

⁶ Il peut être utile de distinguer entre spécification terminologique (quand ἔν devient εἰς κόσμος) et spécification contextuelle, un même terme (πλέονα) se chargeant par contiguïté d'une modalité nouvelle.

⁷ On notera qu'un principe de variation est thématisé, à propos de l'Amour, au vers 255. Pour les raisons qui ont dicté le choix de Ἐχθρη (qui n'est pas une désignation de la Haine attestée dans les fragments conservés, mais est associé dans quelques textes au nom d'Empédocle), voir Martin/Primavesi, p. 181.

dernier hémistiche près. S'agissant en particulier du vers 269 (ἐξ ὧν πάνθ' ὄσα τ' ἦν ὄσα τ' ἔσθ' ὄσα τ' ἔσσειτ' ὀπίσσω), on sait désormais qu'Aristote ne reproduisait pas inexactement, comme on l'avait presque toujours cru jusqu'à présent, le fragment 21, 9–12 DK = 63 B. (ἐκ τούτων γὰρ πάνθ' ὄσα τ' ἦν ὄσα τ' ἔσσι καὶ ἔσσει), mais correctement le passage parallèle (et antérieur dans l'ordre d'apparition) que le papyrus nous a fait découvrir.⁸ Le fait n'est pas seulement d'une certaine importance pour la bonne réputation d'Aristote, mais pour l'interprétation.

Commentant le passage, les éditeurs affirment que “quelques lignes à peine après le fr. 17 D., un traitement détaillé est consacré au règne de la Haine, et ce traitement inclut l'évocation de l'apparition et du développement de formes de vie”.⁹ Même si la première partie de cette affirmation devait se révéler exacte, il n'en irait pas de même de la seconde, cruciale pour étayer l'hypothèse d'une double zoogonie.

On remarquera que, d'un point de vue purement formel, l'énumération des formes vivantes précède, et, loin d'y être “incluse”, tombe en dehors du développement par hypothèse amorcé en 273 avec ἐν τῇ δ' (= ἐν Ἐχθρῆ). C'est par un autre biais que les éditeurs rattachent le groupe 269–272 au règne de la Haine. Il y faut une décision grammaticale, ou plus exactement sémantique, contestable, qui elle-même se recommande d'une lecture biaisée du contexte de la citation aristotélicienne. De ce que la relative ἐξ ὧν a pour antécédent le πλέονα du vers 268, on ne peut évidemment induire qu'il existe, *en sus* d'une génération commandée par l'Amour (dont Empédocle ne dirait rien ici), une génération *distincte* commandée par la Haine. La séquence 267–269, prise comme une unité, suggère plus naturellement un autre mouvement. Des arbres aux dieux, la totalité des formes devenues naissent d'une pluralité, en l'occurrence celle des éléments pluralisés et autonomisés sous l'effet de la Haine. Mais ces éléments ne sont, pour parler aristotélicienement, que la matière de tout ce qui est.¹⁰ Leur organisation peut et doit être rapportée à la première puissance nommée, en l'occurrence l'Amour. Dans une telle perspective, l'énumération des vers 269–272 anticipe programmatiquement – selon la technique de la spirale – les conséquences de la reconquête par l'Amour, à partir des vers 289 ss., du terrain pour un temps occupé par sa rivale.

⁸ Discussion détaillée, avec histoire de l'interprétation, dans O. Primavesi, “Neues zur Aristotelischen Vorsokratiker-Doxographie”, *Antike Naturwissenschaft und ihre Rezeption* 8 (1998) 25–41. Voir aussi Martin/Primavesi 175 ss. Je ne discute ici que les conséquences que Primavesi a cru pouvoir en tirer.

⁹ Martin/Primavesi 187.

¹⁰ Il est même possible qu'Aristote ait lu ainsi le tour prépositionnel ἐξ ὧν qui évoque son propre ἐξ οὗ.

En fait, la conviction que l'énumération de 269–272 se rapporte déjà au règne de la Haine, s'appuie moins sur le texte d'Empédocle que sur l'usage que fait Aristote du passage en *Métaphysique* B 4. Il convient de revenir sur ce texte.

Tout comme on a pensé qu' Aristote citait inexactly, on lui a aussi reproché de ne pas citer à propos. Les vers 269–272 doivent en effet, dans son argumentation, témoigner de la pertinence de l'objection qu'il oppose à Empédocle: la Haine ne produit pas moins qu'elle ne détruit. Or dans le passage parallèle de Simplicius, dont on considérerait jusqu'à présent que la citation était extraite, l'énumération illustre clairement les pouvoirs de l'Amour (21, 7–9 DK = 63 B.):

ἐν δὲ Κότῳ διάμορφα καὶ ἄνδιχα πάντα πέλονται,
 σὺν δ' ἔβη ἐν Φιλότητι καὶ ἀλλήλοισι ποθεῖται.
 ἐκ τούτων γὰρ πάνθ' ὅσα τ' ἦν ὅσα τ' ἔστι καὶ ἔσται κτλ.

En revanche, les vers 269–271 suivent la mention de la Haine.

Ἄλλ' ἐν μὲν Φιλότητι συνερχόμεθα εἰς ἓνα κόσμον
 ἐν δ' Ἐχθρῇ γε πάλιν διέφυ πλέρον' ἐξ ἑνὸς εἶναι
 ἐξ ὧν πάνθ' ὅσα τ' ἦν ὅσα τ' ἔσθ' ὅσα τ' ἔσσει' ὀπίσσω κτλ.

Il est clair que si Aristote a choisi de citer ce second groupe de vers, et non le premier, c'est que, du fait de l'ordre dans lequel les deux puissances sont mentionnées – Haine, puis Amour dans le premier cas; Amour, puis Haine dans le second cas, – le second passage (le premier par ordre d'apparition dans le poème) illustre mieux le paradoxe, ou prétendu tel, qu'il entend épingler: la Haine ne détruit pas seulement, elle fait aussi être. Peut-on en conclure qu'il existe, dans l'esprit d'Aristote, une démiurgie *indépendante* placée à l'enseigne de la *seule* Haine? Certainement pas. Aristote veut établir, comme il le dit explicitement en concluant son développement, qu' "il lui arrive [sc. à Empédocle] que sa Haine n'est pas plus cause de destruction que d'être; et de la même façon son Amour d'être (sc. que de destruction), puisqu'en rassemblant en direction de l'un il détruit le reste"¹¹ (1001 b 9–12). Comme le montre le parallélisme entre la Haine et l'Amour, Aristote vise l'inconsistance d'une position qui concède à chacune de ses deux forces un effet qui n'appartient en propre qu'à l'autre. La critique ne fait en vérité qu'enregistrer la dualité explicitement assumée par Empédocle au début du fragment 17 (vers 3–5), qui ne dit pas (contrairement à la lecture évidemment défendue par les éditeurs)

¹¹ συμβαίνει αὐτῷ τὸ νεῖκος μῆθεν μᾶλλον φθορᾶς ἢ τοῦ εἶναι αἴτιον ὁμοίως δ' οὐδ' ἢ φιλότις τοῦ εἶναι, συνάγουσα γὰρ εἰς τὸ ἓν φθείρει τὰ ἄλλα.

qu'existent deux genèses et deux corruptions, mais (conformément à l'interprétation difficilement contournable de J. Bollack) que toute genèse, comme toute corruption, comporte deux aspects, puisque l'une ne détruit pas moins qu'elle ne produit, tout comme l'autre ne produit pas moins qu'elle ne détruit.¹² Mais précisément pour cette raison, cette critique ne suppose aucunement l'existence d'une génération autonome, qui serait le fait de la Haine. Quand Aristote écrit au début de son argumentation qu'Empédocle "pose que la Haine est un certain principe de corruption, mais qu'il semblerait que celui-ci n'engendre pas moins aussi, à l'exception de l'un: en effet toutes les choses autres que le dieu [= la Sphère de l'un] en proviennent" (1000 a 26–29), et qu'il cite à l'appui les vers figurant dans le papyrus (a 29 ss.),¹³ il ne veut évidemment pas dire que la Haine produit un deuxième monde (le monde B des éditeurs du papyrus) à l'instar du monde de l'Amour, mais, conformément à ce qu'on peut en effet tirer du passage, que la Haine n'a pas moins un rôle à jouer dans la production des êtres que l'Amour, puisque c'est à partir des éléments que la Haine a dissociés que ceux-ci se forment. Il n'y a, ni dans les vers 269–272 du poème physique, tels que le papyrus nous les livre, ni dans le contexte aristotélicien, aucun élément pouvant étayer l'hypothèse d'une seconde genèse.

André Laks

Université Charles de Gaulle – Lille III

Institut Universitaire de France

По мнению издателей Страсбургского папируса (*Pap. Strasb. gr. Inv. 1665–1666*), строки 267–273 поэмы Эмпедокла "О природе", являющиеся прямым продолжением фр. 17 в издании Дильса – Кранца, свидетельствуют в пользу гипотезы двойной космогонии у Эмпедокла. Данная заметка – первая из серии посвященных новым свидетельствам, содержащимся в Страсбургском папирусе, – должна показать, что изложенное мнение является ошибочным.

¹² Je profite de l'occasion pour préciser que la question de la restitution de la fin corrompue du vers 5 du fr. 17 DK = 31 B. (= 237) n'est pas nécessairement solidaire de la question de la double zoogonie. La compréhension correcte du passage me semble pouvoir être établie sur la base de la restitution de Friedrich Panzerbieter (θρεφθεῖσα διέπτῃ) aussi bien que sur la base du texte adopté par J. Bollack (δρυφθεῖσ' ἀποδρύπτει).

¹³ τίθησι μὲν γὰρ ἀρχὴν τινα αἰτίαν τῆς φθορᾶς τὸ νεῖκος, δόξειε δ' ἂν οὐθὲν ἦττον καὶ τοῦτο γεννᾶν ἕξω τοῦ ἐνόσ· ἅπαντα γὰρ ἐκ τούτου τὰλλὰ ἐστί πλην ὁ θεός. λέγει γοῦν "ἐξ ὧν πάνθ' ὅσα τ' ἦν ὅσα τ' ἔσθ' ὅσα τ' ἔσται ὀπίσω κτλ."